

# Madame Du Châtelet

## La femme des Lumières

Dossier de presse

---

### Sommaire

Communiqué de presse	2
Renseignements pratiques	3
Iconographie	4
« Une femme dans tous ses états »	7
Parcours de l'exposition	8
Biographie	15
Publications	17
Autour de l'exposition	18

---

Exposition 7 mars – 3 juin 2006

Bibliothèque nationale de France  
Site Richelieu – Galerie Mazarine

## Madame Du Châtelet La femme des Lumières

En 1706 naissait à Paris Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet. Ce tricentenaire est l'occasion de rendre hommage, et surtout justice, à une femme exceptionnelle qui, trop souvent, n'existe encore qu'à travers le couple remarquable qu'elle forma pendant quinze ans avec Voltaire.

L'exposition s'attache à évoquer, notamment grâce aux collections de la Bibliothèque nationale de France à laquelle elle a légué ses manuscrits, l'univers et les diverses facettes d'une femme de science, mais aussi d'une femme libre et mondaine, qui vécut pleinement ses passions.

Riche de près de deux cents pièces (manuscrits, peintures, costumes, objets précieux et instruments scientifiques), l'exposition est conçue dans le style Rocaille, inspiré de Watteau, Lancret, Pater, et des « Fêtes galantes » qui caractérisent la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Voltaire, subjugué par sa personnalité et ses talents, a toujours rendu un hommage vibrant à son amie ; ainsi affirme-t-il à sa mort, en 1749 : « Je n'ai pas perdu une maîtresse mais la moitié de moi-même. Un esprit pour lequel le mien semblait avoir été fait ». Mais il défendit tout aussi vigoureusement la femme de science : « Un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie ». Et ce n'est que dans la seconde partie du XX<sup>ème</sup> siècle, grâce à la publication de sa correspondance et au regain d'intérêt pour l'histoire des femmes, que l'on prit conscience tout à la fois de l'originalité et de la modernité de sa personnalité ainsi que de son statut d'intellectuelle hors pair. Madame Du Châtelet ne fut rien moins que la première femme authentiquement savante de l'époque moderne, la femme des Lumières par excellence, et la lointaine ancêtre des filles de notre temps, ambitieuses pour elles-mêmes et avides d'autonomie. Cette attitude, qui lui valut les sarcasmes haineux de ses contemporain(e)s, nous la rend aujourd'hui proche et admirable. Tournant le dos aux normes de la féminité de son époque et de sa classe, Madame Du Châtelet prétendit investir les territoires masculins de la science et de la philosophie, même si, malgré sa passion toute virile pour la physique et la géométrie, elle restait femme par son goût immodéré de la parure et des plaisirs. Voltaire ne l'appelait-il pas tendrement "Madame Pompon Newton" ? D'un orgueil et d'une ambition intellectuelle rarement observés chez une femme de cette époque, elle avait aussi la modestie qui sied à l'authentique philosophe. A l'heure du bilan, elle saura se regarder avec la distance et la lucidité qui manquent parfois aux hommes.

# Madame Du Châtelet

## La femme des Lumières

<b>Dates</b>	7 mars – 3 juin 2006
<b>Lieu</b>	Bibliothèque nationale de France Site Richelieu – Galerie Mazarine 58, rue de Richelieu – Paris II <sup>ème</sup> Métro : Bourse, Palais Royal, Pyramides Bus : 20, 21, 27, 85, 74, 39
<b>Horaires</b>	Du mardi au samedi de 10h à 19h Le dimanche de 12h à 19h Entrée : 5 €, TR : 3,5€
<b>Commissariat</b>	<b>Danielle Muzerelle</b> , conservateur en chef à la Bibliothèque de l’Arsenal
<b>Conseil scientifique</b>	<b>Elisabeth Badinter</b>
<b>Coordination</b>	<b>Pierrette Turlais</b> , service des expositions, BnF  <b>Maud Calmé</b> , service des expositions, BnF
<b>Scénographie</b>	<b>Alain Batifoulier</b>
<b>Visites guidées</b>	Renseignements et réservations au 01 53 79 49 49
<b>Renseignements</b>	01 53 79 59 59
<b>Publication</b>	<b>Madame Du Châtelet</b> La femme des Lumières Sous la direction d’Elisabeth Badinter et Danielle Muzerelle Avant-propos d’Élisabeth Badinter Broché, 16,5 x 24 cm Environ 128 pages et 80 illustrations en couleurs Prix : 29 €
<b>Contacts presse BnF</b>	<b>Claudine Hermabessière</b> , responsable du service de presse Tel : 01 53 79 41 18 Fax : 01 53 79 47 80 <a href="mailto:claudine.hermabessiere@bnf.fr">claudine.hermabessiere@bnf.fr</a>  <b>Sophie Zouari</b> , Tel : 01 53 79 41 19. Fax : 01 53 79 47 80 <a href="mailto:sophie.zouari@bnf.fr">sophie.zouari@bnf.fr</a>

# Iconographie

Disponible dans le cadre de la promotion de l'exposition.



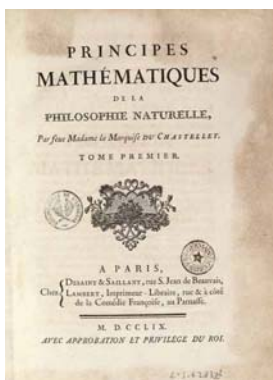
Portrait de Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil,  
marquise Du Châtelet  
Collection Château de Breteuil



Lettre de Voltaire sur la mort d'Emilie à D'Argental,  
10 septembre 1749  
BnF, département des Manuscrits



« Eléments de la philosophie de Neuton »,  
Voltaire, 1738  
BnF, Arsenal



Madame la Marquise Du Châtelet,  
« Principes Mathématiques de la philosophie naturelle »,  
tome premier  
Paris, 1759  
BnF, Arsenal



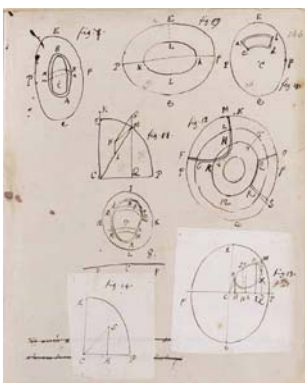
**Le Château de Cirey**  
Lithographie par Deroy d'après Ricois,  
BnF, département des Estampes et de la photographie



**Madame Du Châtelet, Institutions de physique**  
Notes manuscrites  
BnF, département des Manuscrits



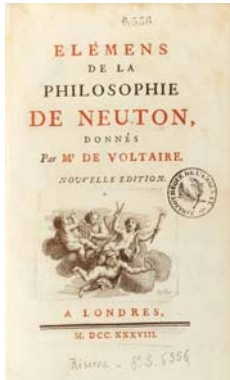
**Chambre de Voltaire à Ferney**  
Gravure anonyme  
BnF, département des Estampes et de la photographie



**Madame Du Châtelet**  
« Principes mathématiques de la philosophie naturelle »  
Croquis  
BnF, département des Manuscrits



Algarotti, « Il Newtonianismo per le dame napoli », Napoli (Milan), 1737  
Frontispice représentant Madame Du Châtelet en conversation avec Algarotti à Cirey  
Gravure de Marco Pitteri d'après G. Battista Piazzetta  
BnF, Arsenal



« Elémens de la philosophie de Neuton »  
donnés par Monsieur de Voltaire, 1738  
BnF, Arsenal



Lettre de Madame Du Châtelet à Maupertuis,  
sur la mort de son fils, 1734  
BnF, département des Manuscrits



Portrait de Maupertuis, peint par Tournières  
gravé par J. Daullé, 1741  
BnF, département des Estampes et de la photographie

# Une femme dans tous ses états

Durant plus de deux siècles, la marquise Du Châtelet n'échappa à l'oubli que par la grâce de Voltaire dont elle fut la compagne pendant près de seize ans. Ce n'est que dans la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, avec la publication de sa correspondance et l'intérêt renouvelé pour l'histoire des femmes, que l'on prit conscience tout à la fois de l'originalité et de la modernité de sa personnalité ainsi que de son statut d'intellectuelle hors pair. En effet, Emilie Du Châtelet ne fut rien moins que la première femme authentiquement savante de l'époque moderne et la lointaine ancêtre des filles de notre temps, ambitieuses pour elles-mêmes et avides d'autonomie. Ce qui lui valut les sarcasmes haineux de ses contemporain(e)s est justement ce qui nous la rend proche et admirable aujourd'hui. Tournant le dos aux normes de la féminité de son époque et de sa classe, Emilie Du Châtelet prétendit investir les territoires masculins de la science et de la philosophie tout en prônant la nécessité des passions et des illusions. "Nous n'avons rien à faire dans ce monde, disait-elle, qu'à nous procurer des sensations et des sentiments agréables". Non de façon discrète ou dissimulée comme la plupart de ses amies, mais de manière ostentatoire et souvent excessive, à la manière des hommes. En vérité, ce qui a le plus déconcerté ses contemporains, c'est l'aspect androgynal de sa personnalité, doublé d'un tempérament qui la portait aux extrêmes.

Fut-elle "belle et jolie" comme l'affirment ses amants Maupertuis et Voltaire, ainsi que Madame Denis qui ne l'aimait guère, plutôt séduisante aux dires de Madame de Graffigny, ou bien fut-elle conforme au portrait repoussant qu'en a laissé sa principale ennemie, Madame du Deffand : "Représentez-vous une femme grande et sèche, sans cul, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits tétons arrivants de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer, le teint noir rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées, et extrêmement gâtées?". Ce qui est sûr, c'est qu'elle fut excessivement soucieuse de son apparence, cherchant à camoufler une virilité du corps (grande, sans cul, sans hanches, poitrine étroite...) et de l'esprit sous un amas de fanfreluches. Probablement inquiète de sa féminité et de son pouvoir de séduction, Emilie ne se montrait en public qu'extrêmement maquillée et couverte de diamants, de pompons, de rubans et autres nœuds ou pierreries. A tel point qu'on en riait sous cape dans les salons et que Voltaire l'appelait tendrement "Madame Pompon Newton", signifiant par là qu'elle restait femme par son goût immodéré de la parure malgré sa passion toute virile pour la physique et la géométrie.

Nul doute que cette aristocrate fort consciente de ses privilèges vivait cette dualité avec une liberté exceptionnelle en son temps. Dotée de caractéristiques généralement attribuées à l'un ou l'autre sexe, elle incarnait une parfaite union des contraires. Vices et vertus compris. Sérieuse et ludique, elle alternait dans la même journée le jeu sous toutes ses formes et les études les plus austères. Autoritaire et méprisante, notamment avec les subalternes, elle savait aussi être charmante voire soumise quand elle voulait séduire. Libre de ses choix et de ses mouvements, elle alla s'installer à Cirey, propriété de son mari, avec son amant Voltaire, tout en restant soucieuse de la bienséance. Audacieuse dans ses options intellectuelles et morales, elle flirtait avec l'athéisme mais clamait qu'elle avait besoin de Dieu pour fonder sa physique. Mère de deux enfants, un garçon et une fille, elle remplit ses devoirs sans tendresse excessive, se réservant le rôle de mère abusive pour les hommes qu'elle aimait, en particulier Voltaire et Saint-Lambert. D'un orgueil et d'une ambition intellectuelle rarement vus chez une femme de cette époque, elle avait aussi la modestie qui sied à l'authentique philosophe. A l'heure du bilan, elle saura se regarder avec la distance et la lucidité qui manquent parfois aux hommes.

D'une énergie hors du commun - elle ne dormait que trois ou quatre heures par nuit - Emilie Du Châtelet vécut dans l'excès. Travail, amours, distractions, elle a ignoré la juste mesure jusqu'à la fin de sa courte existence. Brûlant la vie de toutes les manières, elle mourra à quarante-deux ans en accouchant d'une petite fille, la bâtarde de Saint-Lambert. Mais il n'est pas absurde de penser que cette vie-là fut infiniment plus riche et fascinante que celle de toutes ses connaissances qui lui

survécurent, et en particulier de la célèbre madame du Deffand qui, en dépit d'un esprit et d'une finesse sans pareil, quitta le monde à quatre-vingt-trois ans, malade d'ennui et de mélancolie.

L'un des secrets de cette femme d'exception réside dans la conjonction heureuse, mais rare au XVIII<sup>e</sup> siècle, de dons intellectuels et d'une éducation atypique. Fille d'un second mariage du baron de Breteuil avec l'austère et vertueuse Gabrielle Anne de Froulay, Gabrielle Emilie bénéficie d'une attention sans pareille de la part de ses parents. Son père a déjà cinquante-huit ans lors de sa naissance. Pour elle, il a toutes les faiblesses d'un grand-père et la tendresse d'un père. Contrairement à l'usage, point de couvent, ou si peu. L'essentiel de son éducation a lieu sous le toit familial dans le respect des choses de l'esprit. Sans égard pour les préjugés, on élève la petite fille comme ses deux frères : libre accès à la riche bibliothèque paternelle, autorisation d'avoir une Bible dans sa chambre et de poser toutes les questions qui lui passent par la tête. Très jeune, elle se passionne pour l'étude. Tout l'intéresse, le latin où elle brille, mais aussi, grâce à son père, l'italien et l'anglais. Plus original encore, ses parents entretiennent chez elle le goût des mathématiques et de la métaphysique, matières difficiles, peu étudiées dans les collèges et réservées au sexe masculin. Fait rarissime dans l'histoire de l'éducation des filles, on lui fait donner des leçons dans ces deux disciplines. Le résultat est surprenant. Très jeune, elle traduit des parties de *l'Enéide*, apprend par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, Virgile et de Lucrèce. Elle se passionne pour la philosophie anglaise et lit Locke dans le texte. Autorisée à rester au salon quand ses parents reçoivent et à intervenir dans la conversation, elle demande à Fontenelle de lui expliquer ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Il lui parle de physique et d'astronomie. Il lui aurait même procuré certaines communications de l'Académie des Sciences, comme celles du célèbre Cassini sur les satellites de Saturne.

Cette éducation hors du commun permit l'épanouissement d'une nature exceptionnelle. Arrivée à l'âge adulte, mariée et mère de deux enfants, ayant payé son tribut à la vie sociale et mondaine, elle décide de se consacrer à Voltaire et à la vie intellectuelle. Installée avec lui dans la solitude du château de Cirey, aux confins de la Lorraine, elle prend conscience de la nécessité de revenir à sa première passion, celle de l'étude : " Depuis que j'ai commencé à vivre avec moi, et à faire attention au prix du temps, à la brièveté de la vie, à l'inutilité des choses auxquelles on la passe dans le monde, je me suis étonnée d'avoir eu un soin extrême de mes dents, de mes cheveux, et d'avoir négligé mon esprit et mon entendement. J'ai senti que l'esprit se rouille plus aisément que le fer [...]. J'ai cherché quel genre d'occupation put en fixant mon esprit, lui donner cette consistance qu'on acquiert jamais, en ne se proposant pas un but dans ses études ". Lucide sur ses talents, elle sait qu'elle ne peut prétendre ni au génie de Voltaire, ni à celui de Newton. Elle s'assigne donc plus modestement le rôle de traducteur. Son but : " Transmettre d'un pays à un autre les découvertes et les pensées des grands hommes ". Elle ajoutera, comme pour se consoler de la modestie de cette ambition : " Je sais que c'est rendre un plus grand service à son pays de lui procurer des richesses, tirés de son propre fonds, que de lui faire part des découvertes étrangères[...]., mais il faut tâcher de faire valoir le peu qu'on a reçu en partage ".<sup>1</sup>

Son objectif fut glorieusement atteint. Après s'être fait la main sur la *Fable des abeilles* de Mandeville, elle s'attaqua aux deux grands génies que furent Leibniz et Newton. Moins pour traduire leurs mots que pour expliquer leur pensée au public éclairé de son pays. Ce faisant, elle s'appropriait la physique et la métaphysique la plus sophistiquée de son temps et entra dans le club très fermé des savants, jusque là réservé aux hommes. Rares furent ceux qui surent mesurer les talents exceptionnels de cette femme. Mais parmi eux, figurent Voltaire, Maupertuis, Clairaut, d'Alembert et Diderot. Autrement dit, l'élite de ses contemporains. Il faudra attendre plus de deux siècles pour admettre qu'ils avaient raison.

Elisabeth Badinter

---

<sup>1</sup> Préface de Mme Du Châtelet à la traduction de la *Fable des abeilles* (1735), in I.O. Wade, *Studies on Voltaire with some unpublished papers of Mme Du Châtelet*, Princeton University press, 1947, pp. 131-132.



# Parcours de l'exposition

## I - Une aristocrate

Madame Du Châtelet n'est pas une vraie mondaine. Elle aime trop s'amuser et sa liberté de parole pour goûter les règles qui régissent le grand monde. Consciente de son rang et des devoirs qui lui incombent, elle fréquente la cour moins par plaisir que par obligation. Même si elle peut y assouvir sa passion du jeu – elle a ses entrées au jeu de la Reine – l'atmosphère y est trop guindée pour qu'elle s'y sente à l'aise. Pour les mêmes raisons, Emilie Du Châtelet n'a jamais tenu salon ni fréquenté régulièrement l'un d'entre eux. Recevoir l'ennuie et son autorité spontanée lui interdit de se plier à l'étiquette des salons littéraires d'une Madame Geoffrin (qui la déteste) ou d'une Madame de Tencin qui entend régner seule sur ses "ours". En revanche, elle n'aime rien tant que les petits groupes d'amis, de même rang qu'elle, gais, bons vivants, et partageant ses goûts pour les spectacles. Pour ce qui est de sa passion des sciences, elle ne l'assouvit qu'avec d'authentiques savants, dans le tête à tête de son bureau parisien, la solitude du Mont-Valérien où se sont réfugiés ses maîtres Maupertuis et Clairaut, et enfin à Cirey, sorte de couvent philosophique voluptueux et studieux.

Ses plus anciennes relations sont Louis de Brancas et sa femme. C'est chez eux qu'elle rencontre le jeune comte de Forcalquier et deux personnes qui deviendront des amis chers : Maupertuis et la Duchesse de Saint-Pierre. Cette dernière, de vingt-quatre ans son aînée, veuve menant grand train, prend la jeune Emilie sous son aile. Elle la mène aux spectacles, l'introduit chez ses amis, lui donne le goût des petites auberges un peu canailles et la présente à Voltaire un jour d'avril 1733. Emilie est amusée et flattée mais ça n'est pas le coup de foudre. A l'heure qu'il est, elle a déjà eu des amants, en particulier le duc de Richelieu qu'elle n'a pas oublié et le savant Maupertuis qu'elle poursuit jusqu'au café Gradot. C'est l'époque, entre vingt et vingt huit ans, où elle se partage entre les grossesses (elle fait trois enfants à son mari dont deux survécurent), l'initiation aux mathématiques et les plaisirs de la société qui se terminent à trois heures du matin.

Cette période d'extrême dissipation prend fin brutalement lorsqu'elle choisit au printemps 1735 de rejoindre Voltaire à Cirey et de tourner le dos à l'inconstant Maupertuis et aux mirages parisiens. C'est dans cette campagne éloignée de tout (Madame Denis évoquera "une solitude effrayante"), qu'Emilie voit s'épanouir son grand amour pour Voltaire et travaille jour et nuit pour maîtriser les deux disciplines majeures que sont la physique et la métaphysique. En dehors de son amant avec lequel elle ne s'ennuie jamais, son mari qui vient de temps en temps et deux châtelaines des environs qui meublent quelques soupers, les compagnons de Madame Du Châtelet sont les livres et les compas. Les rares visiteurs sont davantage des savants (Algarotti, Maupertuis, Bernoulli, l'abbé du Resnel, le père Jacquier) que des mondains comme le président Hénault.

Tout change de nouveau dans la dernière période de sa vie qui va de 1739 à 1749. A cause d'un interminable procès en héritage à Bruxelles et du retour en grâce de Voltaire à la cour, le couple se partage entre Bruxelles, Paris, Versailles et Fontainebleau, la cour du Roi Stanislas à Lunéville et à Commercy, sans parler des séjours plus ou moins prolongés chez la duchesse du Maine ou la duchesse de la Vallière et les retours à Cirey où ils travaillent si bien. Nulle part où vraiment poser ses malles. Madame Du Châtelet a bien acheté en 1739 le superbe hôtel Lambert dans l'île Saint-Louis, décoré par Le Brun et Le Sueur, mais elle aura peu l'occasion de l'habiter et le revendra quelques années plus tard. A Bruxelles, Voltaire et elle louent une maison rue de la Grosse-Tour, donnent des fêtes et fréquentent la princesse de Chimay et le duc d'Artemberg. Mais l'ennui les gagne dans ce monde qui lit peu. Aussitôt qu'ils le peuvent ou le doivent, ils rentrent à Paris. Emilie y retrouve sa vie tourbillonnante et sa passion du jeu. Elle fréquente Madame de Tencin, les duchesses de Luxembourg, de Richelieu, d'Aiguillon, de Boufflers, les marquises de Mailly et du Deffand, Madame de la Popelinière et quelques autres. Elle organise des soupers fins entre femmes dans un cabaret de Chaillot où l'on se met à l'aise, sans se gêner devant les laquais. Ce qui ne l'empêche pas de courir aux assemblées publiques de l'Académie des Sciences pour y écouter Buffon lire son fameux mémoire sur les miroirs ardents ou de dîner avec Réaumur, Clairaut, et Dortous de Mairan. L'été 1744 se passe au château de Champs-sur-Marne. Voltaire et elle ont accepté l'invitation du duc de la Vallière. Ce n'est pas seulement un homme de culture qui possède l'une des plus belles bibliothèques connues, c'est aussi un libertin fort gai, comme son épouse, qui reçoit à merveille une société de beaux esprits tels que Madame du Deffand, Moncrif et l'abbé Voisenon. Celui-ci rivalise de drôlerie et de bons mots avec Voltaire tout en étant le confident attentif d'Emilie. L'été 1746 et 1747, ils sont les hôtes de la duchesse du Maine au château d'Anet, puis à Sceaux. Ils y travaillent le jour et jouent la comédie le soir pour distraire la vieille dame. Après quoi ce sont les eaux de Passy avant de rejoindre la cour à Fontainebleau. Une fois encore, Madame Du Châtelet refait ses malles, suivie de Voltaire qui n'en peut mais, pour répondre à l'invitation du Roi Stanislas qui veut distraire sa petite cour de Lunéville. La maîtresse officielle du roi est la marquise de Boufflers, une vieille connaissance du couple. Reçus à merveille, installés au centre du palais, les fêtes se succèdent et Madame Du Châtelet triomphe sur la scène du magnifique théâtre du Roi. Ils y restent plusieurs mois avant de suivre Stanislas et sa cour à Commercy après un bref séjour à Cirey et à Paris. La raison de ce nouvel engouement pour la cour de Lorraine s'appelle Saint-Lambert. Il a dix ans de moins qu'elle et elle en est folle. Bientôt enceinte de lui, elle reviendra faire ses couches à Lunéville où elle mourra quelques jours après l'accouchement, le 10 septembre 1749.

Elisabeth Badinter

## II - Les excès de la passion

Contrairement à Madame du Deffand née “ sans tempérament ni roman ”, Emilie Du Châtelet n’envisage la vie que sous les couleurs de la passion. De toutes les passions. A l’inverse de la plupart des moralistes, elle pense que l’ “ on est heureux que par des goûts et des passions satisfaites[...]. Ce serait donc des passions qu’il faudrait demander à Dieu, si on osait lui demander quelque chose<sup>1</sup>”. De ce point de vue, le Seigneur l’a comblée. Née avec un tempérament de feu, sujette à des colères homériques <sup>2</sup>, elle a besoin de sensations fortes pour se sentir exister. C’est ainsi qu’elle vivra jusqu’à l’extrême ses trois grandes passions : le jeu, l’amour et l’étude.

Elle aime les jeux à la folie dès lors qu’ils la mettent en danger. D’abord les jeux de cartes, tels le brelan, le pharaon, le cavagnole ou la comète, quand on joue gros et qu’on risque d’y laisser sa chemise. Comme tous les vrais joueurs, Madame Du Châtelet a davantage perdu que gagné et l’on ne compte plus les fois où Voltaire a épongé ses dettes pour sauver son honneur. D’aucuns y verraient un vice impardonnable. Pas elle, qui en fait l’éloge : “ Notre âme veut être remuée par l’espérance ou la crainte ; elle n’est heureuse que par les choses qui lui font sentir son existence. Or le jeu nous met perpétuellement aux prises avec ces deux passions, et tient, par conséquent, notre âme dans une émotion qui est un des grands principes du bonheur qui soit en nous. ” <sup>3</sup> De fait, au jeu de la Reine ou dans une gargote avec des inconnus, Emilie perd toute notion du temps, de la raison et de la prudence. Le cœur battant, elle s’abandonne à une jouissance indescriptible. Bien que moins risqués et donc moins excitants, Emilie adore les jeux de la scène. Elle excelle à se mettre dans la peau de ses personnages et à exprimer leurs passions comme si c’était les siennes.

Sur scène, elle est capable de tout, y compris de faire rire d’elle. Lors d’une représentation du *Grand Boursoufle* chez la Duchesse du Maine, Madame de Staal qui la déteste est bien obligée de constater : “ Mademoiselle de la Cochonnière a si parfaitement exécuté l’extravagance de son rôle, que j’y ai pris un vrai plaisir ” <sup>4</sup>. Bonne actrice et chantant l’opéra comme un “ ange ”, elle pratique ces jeux-là avec le même excès que tout le reste. Les malheureux invités de Cirey, contraints de suivre le rythme effréné de leur hôtesse, en savent quelque chose. Mme de Graffigny, épuisée, note : “ Nous jouons aujourd’hui *L’Enfant Prodigue* et une autre pièce en trois actes dont il faut faire les répétitions. Nous avons répété *Zaïre* jusqu’à trois heures du matin ; nous la jouons demain avec la *Sérénade*. Il faut se friser, s’ajuster, entendre chanter un opéra [...]. Nous avons compté hier au soir que dans les 24 heures, nous avons tant répété que joué trente-trois actes, tant tragédie , opéra que comédie. ” <sup>5</sup>

Mais tout ceci n’est rien à côté de la seule grande passion “ qui puisse nous faire désirer de vivre et nous engager à remercier l’auteur de la nature, quel qu’il soit, de nous avoir donné l’existence ” <sup>6</sup> : l’amour, c’est à dire ce goût mutuel de deux âmes également sensibles au bonheur et au plaisir. Mais ne nous y trompons pas : bonheur et plaisir ne sont pas sur un pied d’égalité. Elle attribue au plaisir des corps une importance que lui dénie la plupart des moralistes. “ Les années de Nestor, écrit-elle, ne sont rien au prix d’un quart d’heure d’une telle jouissance ” <sup>7</sup> et quand le désir nous quitte, l’amour disparaît pour laisser place à l’amitié. Or, Madame Du Châtelet appartient à la race des insatiables. Elle ignore l’indolence et la tiédeur qui peuvent naître avec le temps et la “ continuité d’un commerce ”.

---

<sup>1</sup> Discours sur le bonheur, Paris, Rivages-Poche/Petite bibliothèque Rivages, 1997, p.33

<sup>2</sup> Françoise de Graffigny, *Correspondance de Madame de Graffigny*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985, Tome 1. I, [19 janvier 1739], p. 288.

<sup>3</sup> *Discours sur le bonheur*, op. cit., p.61.

<sup>4</sup> Voltaire, *Correspondence and related documents*, (Th.. Besterman ed.), Voltaire Foundation, Genève 1970, D 3567 [27 août 1747].

<sup>5</sup> Mme de Graffigny, op. cit., [9 février 1739], p. 313.

<sup>6</sup> *Discours sur le bonheur*, op. cit., p. 61.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 62.

Elle est, dit-elle, de “ ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement, ni le dégoût, et dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée”<sup>8</sup>. Mais le malheur veut qu'il ne peut naître qu'un seul cœur comme le sien en un siècle et qu'en produire deux soit au dessus des forces de la divinité ! Autant dire qu'Emilie allait au devant de bien des chagrins !

A ce jour, on lui connaît six amants : une passade sans conséquence avec son chargé d'affaires à Bruxelles, des amours contingentes avec le duc de Richelieu et Maupertuis et trois passions dévastatrices : la première, la dernière et Voltaire. Le comte de Guébriand est son premier amant. C'est un don Juan assez médiocre, élégant, bon danseur et beau parleur. Elle a vingt-et-un ans et en tombe éperdument amoureuse, sans être payée de retour. Rien de tel pour faire fuir un homme peu épris que de le relancer, le supplier, et l'accabler de ses gémissements.

Au désespoir, elle exige une dernière entrevue. Il accepte pour lui dire qu'il veut rompre. Avant qu'il ne s'en aille, elle lui demande un bol de bouillon posé sur la cheminée et le boit d'un trait devant lui. Puis elle lui remet une lettre à n'ouvrir que dans la rue. Quelques instants plus tard il lit : “ Je meurs empoisonnée par votre main ”. Il n'eut que le temps de donner l'alarme... On se gaussa de cette histoire qui fit le tour des salons, mais la jeune marquise avait vraiment voulu mourir d'amour. Vingt ans plus tard, méditant sur elle-même, elle pourra affirmer qu'une “ première passion emporte tellement hors de soi une âme de cette trempe [ie de la sienne] qu'elle est inaccessible à toute réflexion et à toute idée modérée [...] Mais le plus grand inconvénient attaché à cette sensibilité emportée est qu'il n'y a presque point d'homme dont le goût ne diminue par la connaissance d'une telle passion<sup>9</sup> ». Elle concluait que pour conserver longtemps le cœur d'un amant, il faut alterner le chaud et le froid.

Reste que sa dernière passion pour le jeune Saint-Lambert ressemble en tout point à la première. A quarante et un ans, elle a oublié ses sages réflexions et se comporte comme la jeune femme de vingt-et-un ans, sans les grâces de la jeunesse. Elle l'accable de ses attentions, de ses lettres, de ses reproches et de son adoration. Or Saint-Lambert n'est guère plus épris que Guébriand et la passion dévorante de cette femme impétueuse et exigeante l'ennuie au plus haut point. Il n'aura pas la peine de rompre puisqu'elle mourra de ses œuvres. A la légèreté des sentiments il avait ajouté la maladresse de l'amant.

Entre Guébriand et Saint-Lambert, il y a Voltaire, l'homme de sa vie. Pendant quinze ans, il ne se sont guère quittés, partageant les plaisirs et les peines et ce qui est plus rare, les mêmes passions intellectuelles. Durant les premières années du tête à tête de Cirey, ils se sont adorés et ont beaucoup travaillé. Des philosophes très voluptueux, disait Voltaire. C'est l'époque des odes dédiées à son génie, à sa beauté, où il dit sans détour son admiration et son amour pour elle. De son côté, elle a vu grandir sa passion pour lui au fil des jours à Cirey. En peu de temps, elle réalise qu'il lui est aussi indispensable que l'air qu'elle respire. Lorsqu'il s'éloigne quelques mois en Hollande puis en Prusse, elle se dit malade de chagrin, incapable de survivre à son absence. Mais peu à peu, la passion s'étiole, l'autoritarisme de la marquise reprend ses droits et Voltaire, de dix ans son aîné, est bien loin d'avoir le tempérament de sa compagne. Les quarts d'heure qui valent les années de Nestor se font plus rares... Il prend prétexte de sa santé, elle fait mine de comprendre et d'accepter. Elle veut à tout prix conserver l'illusion que rien n'a changé puisqu'elle aime pour deux. Mais quand elle apprend que Voltaire a une aventure avec la jolie Mlle Gaussin, puis qu'il entretient une liaison avec sa nièce, Madame Denis, c'est un véritable deuil qu'elle doit opérer. Après les scènes et les larmes, elle pardonne tout. “ La certitude et l'impossibilité du retour de son goût et de sa passion [...] a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié »<sup>10</sup>. La rupture est impossible avec cet homme devenu son compagnon de vie, dont l'esprit éblouissant la séduit toujours et qui veille sur elle comme nul autre. Voltaire, de son côté, a tout accepté : ses tyrannies, ses caprices et ses pérégrinations. Il a même accepté Saint-Lambert, non sans une scène de jalousie. Il est resté près d'elle jusqu'au dernier jour et ne s'est jamais complètement remis de la disparition de son “ *ami* de vingt ans<sup>11</sup>”. Madame Denis, qui lui succèdera, ne la remplaça pas.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>11</sup> Voltaire, *Correspondance*, op. cit., D4015 [10 septembre 1749].



### III - Une intellectuelle hors pair

Trois raisons expliquent ce parcours féminin sans pareil : les dons, l'ambition et le travail. Madame Du Châtelet est aussi douée pour les langues que pour l'abstraction. Elle traduit le latin à livre ouvert et maîtrise suffisamment l'anglais pour traduire et commenter Mandeville. Elle n'aime rien tant qu'exercer sa raison sur les questions ardues qui touchent à la théologie, à la métaphysique et à la physique. Il s'agit moins là d'un agréable passe-temps que d'une impérieuse exigence de comprendre le monde et d'être utile à ses contemporains. Emilie est une ambitieuse<sup>12</sup>, probablement agnostique, qui rêve de laisser une trace après sa mort. Très tôt, elle prend conscience que le désir de gloire, qu'elle assimile au bonheur<sup>13</sup>, ne trouve matière à réalisation pour une femme que dans l'étude. « Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux [et] bien d'autres moyens d'arriver à la gloire [...]. Mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, et quand par hasard, il s'en trouve quelque une née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par cet état.<sup>14</sup> » Pour parvenir à son but, Emilie fait preuve d'une extraordinaire puissance de travail qui ne manque pas de surprendre Madame de Graffigny, lors de son séjour à Cirey : « Elle passe tous les jours presque sans exception jusqu'à cinq et sept heures du matin à travailler [...]. Vous croyez qu'elle dort jusqu'à trois heures ? Point du tout [...]. Elle ne dort que deux heures et ne quitte son secrétaire dans les 24 heures que le temps du café qui dure une heure, et le temps du souper et une heure après ».

Pour entrer de plain-pied dans la science de son temps, elle a pris des leçons de mathématiques avec Maupertuis et Clairaut ; elle lit tout ce qui compte en physique (Newton, Rohault, Clarke, Whiston, Musschenbroek, 's Gravesande, Regnault, Leibniz, Keill, etc...) et naturellement *les Transactions philosophiques* et les recueils de l'Académie des Sciences<sup>15</sup>. Elle entretient des correspondances scientifiques avec Maupertuis, Clairaut et Jean II Bernoulli, mais aussi avec Wolff, Euler, Jurin, Jacquier et Musschenbroek. L'été 1737, après deux ans de travail acharné, elle décide de concourir au prix de l'Académie des Sciences qui a pour sujet la nature du feu et sa propagation. Voltaire concourt, pourquoi pas elle ? D'autant qu'elle ne partage pas ses idées sur la question. A son insu, en quelques nuits, elle rédige son mémoire qu'elle fait parvenir anonymement (c'est la règle) à l'Académie. Ni elle, ni lui ne l'emporteront, mais l'Académie leur fera l'honneur d'une publication. Du jamais vu pour une femme ! Encouragée par cette première victoire, elle prend prétexte de sa qualité de mère pour écrire un traité de physique adressé à son fils. Pour le terminer, elle embauche le savant allemand Koënic qui l'initie à la physique leibnizienne. Elle, qui ne jurait que par Newton, est séduite par son adversaire. Elle est convaincue de la véracité du calcul des forces vives. Les *Institutions de Physique* paraissent en 1740 mais son conseiller Koënic, avec lequel elle s'est brouillée, répand dans Paris que l'œuvre est la sienne. Pure calomnie qui enchante les ennemis de la marquise et tous ceux qui n'admettent pas qu'une femme se mêle de science. Seuls les vrais savants, comme Clairaut ou Maupertuis, sont en mesure de la lire et d'évaluer la performance.

---

<sup>12</sup> E. Badinter, *Emilie, Emilie, l'Ambition féminine au XVIIIe Siècle*, Paris, Flammarion, 1983.

<sup>13</sup> *Discours sur le bonheur*, op. cit., p. 52.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>15</sup> Th. Besterman (ed.), *Les lettres de la marquise du Châtelet*, Genève, Institut Voltaire, 1958, lettre 186 au libraire Prault, [16 février 1739].

D'ailleurs, le fameux *Journal des Savants* lui consacre deux comptes rendus élogieux, montrant le cas qu'il faisait de cette œuvre sérieuse, et néanmoins polémique. En effet, la marquise qui ne manque ni d'audace ni de courage, s'est autorisée à critiquer la théorie des forces du secrétaire de l'Académie des Sciences, l'honorable Dortous de Mairan. Vexé, cet homme d'habitude si courtois, publie une réponse qui tente de la ridiculiser. En vain. Elle lui répond à nouveau avec brio et avec une insolence qui humilient Mairan et réjouissent son ami Maupertuis : "Voilà Madame Du Châtelet au comble de ses vœux [...]. Elle a raison pour le fond et pour la forme" <sup>16</sup>. En attendant, si certains refusent de la prendre au sérieux à Paris, les *Institutions* sont traduites en italien dès 1743 et lui valent d'être associée à l'Académie de Bologne en 1746. Deux siècles et demi plus tard, on peut encore juger que "les premiers chapitres des *Institutions* sont l'une des plus belles et des plus nettes expositions de la doctrine de Leibniz en français." <sup>17</sup> Les savants allemands lui en furent reconnaissants puisque la *Décade* d'Augsbourg la compta, en 1746, parmi les dix savants les plus célèbres de l'époque. Emilie n'a pas pour autant tourné le dos à Newton. Au contraire, alors qu'elle rédige les *Institutions*, elle annonce déjà un prochain travail sur le système du monde selon Newton. Elle a eu l'occasion de se familiariser avec cette philosophie ardue, exigeant une solide culture scientifique, grâce à Maupertuis et Voltaire, qui en sont les hérauts en France ; non seulement elle a rédigé un traité d'optique newtonien, mais elle a collaboré à la préparation des *Eléments de la philosophie de Newton* que Voltaire publie en 1738. Dans l'épître dédicatoire à Madame la marquise Du Châtelet, il rend un vibrant hommage à son travail qui est sa "gloire et celle de son sexe". Pourtant, ce n'est qu'en 1744 qu'elle se met véritablement au travail. Son objectif : traduire du latin en français l'œuvre maîtresse du savant anglais, les *Principia Mathematica*, encore fort peu lus en France, pour mettre un terme à la physique des tourbillons. Certes, les pères Jacquier et Leseur ont déjà offert au monde savant un remarquable commentaire du système newtonien (1739-1742), mais il est lui-même écrit en latin. Souvent interrompue par ses multiples obligations et ses allers et venues, la marquise mettra cinq ans pour atteindre son but. C'était pour elle, "une affaire très précieuse et très essentielle" <sup>18</sup> dont sa réputation dépendait. Les années 1745 et 1746 furent consacrées à cette traduction rendue difficile par le latin de Newton ; puis elle décida d'y ajouter un commentaire du Premier Livre en s'appuyant sur les tout derniers travaux de Clairaut dont la publication tardait. En attendant, elle corrige les épreuves et refait inlassablement les calculs. Une erreur de signe et tout s'effondre. 1748, on le sait, fut essentiellement l'année de Lunéville et de sa folle passion pour Saint-Lambert. Impossible de travailler au milieu d'une telle dissipation. Mais quand elle réalise qu'elle est enceinte, elle ressent l'urgence de finir son travail et de "le bien faire". Envahie par un sinistre pressentiment – elle est convaincue de ne pas survivre à ses couches – Emilie s'enferme dans son bureau parisien durant six mois pour terminer son grand œuvre. Au moment où sa fin lui paraissait si proche, il était presque naturel à une femme de cette trempe de ne plus penser qu'à sa réputation future. Ultime espoir de survivre, peut-être, après sa mort. Ses craintes et ses espoirs se réalisèrent. Le 10 septembre, au jour de sa mort, elle signa la fin de son manuscrit et le fit parvenir à la Bibliothèque du Roi. Elle voulait à tout prix qu'il y fut conservé. Fidèles à la mémoire de leur amie, Voltaire et Clairaut prirent soin de la publication de l'ouvrage en 1756 et 1759. Dans la préface qu'il rédigea, Voltaire lui rendit cet hommage : "Cette traduction que les plus savants hommes de France devaient faire et que les autres doivent étudier, une femme l'a entreprise et achevée à l'étonnement et à la gloire de son pays". Madame Du Châtelet a gagné son pari. Non seulement elle a mérité le titre de savante, mais sa traduction fut la seule accessible aux lecteurs français de Newton jusqu'à la fin du XXe siècle. Cette gloire, même modeste, lui assure une certaine pérennité.

Elisabeth Badinter

<sup>16</sup> F. Algarotti, *Opere*, 1794, Venise, vol. XVI, lettre de Maupertuis du 28 juin 1741, p. 191.

<sup>17</sup> F. de Gandt (éd), *Cirey dans la vie intellectuelle. La réception de Newton en France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, pp. 3-4.

<sup>18</sup> *Les lettres de la marquise du Châtelet, op. cit.*, lettre 379 à Saint-Lambert du 5 juin 1748.

# Biographie

## **17 décembre 1706**

Naissance à Paris de Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, fille de Louis Nicolas de Breteuil et de sa seconde épouse, Gabrielle Anne de Froulay.

## **20 juin 1725**

Émilie épouse Florent Claude, marquis Du Châtelet, issu d'une famille lorraine de grande noblesse mais sans fortune. Gouverneur de Semur, capitale de l'Auxois, il fait une carrière militaire.

## **1726**

Naissance de sa fille, Gabrielle Pauline, suivie en 1737 de celle de son fils, Florent Louis.

## **1733**

Elle accouche d'un garçon, Victor Esprit, qui mourra l'année suivante.

## **Printemps 1733**

Rencontre de Voltaire dont elle devient rapidement la maîtresse. Il lui dédie une épître sur la calomnie.

## **Hiver 1733-1734**

Leçons de mathématiques avec Maupertuis dont elle est également la maîtresse.

## **Été 1735**

Elle choisit définitivement Voltaire et va le rejoindre à Cirey, en Haute-Marne, dans le château de son mari. Voltaire le rénova entièrement et y installa un laboratoire de physique. Ils y resteront près de quatre ans en tête à tête comme « des philosophes voluptueux ».

## **Juillet-août 1737**

Mme Du Châtelet rédige secrètement un mémoire sur la nature du feu, sujet du prix mis au concours par l'Académie royale des sciences pour l'année 1738. À défaut de l'emporter, elle obtient que l'Académie publie son texte. Privilège sans précédent pour une femme.

## **Mai 1739**

Elle part avec Voltaire s'installer à Bruxelles pour régler un procès en héritage.

## **Décembre 1740**

Parution des « Institutions de physique » adressées à son fils.

## **Mars 1741**

Dortous de Mairan, secrétaire de l'Académie des sciences, publie sa « Lettre à Mme\*\*\* sur la question des forces vives ». Elle y réplique aussitôt par une « Réponse de Mme\*\*\* à la lettre de M. de Mairan sur la question des forces vives », Bruxelles, avril 1741.

## **1743**

Traduction italienne des « Institutions de physique ».

## **Printemps 1744**

Début d'une grave crise sentimentale qui secoue le couple Voltaire-Émilie. Elle découvre qu'il la trompe avec Mlle Gaussin. Un an plus tard, il tombe amoureux de sa nièce, Madame Denis, joyeuse veuve de trente-trois ans.



**1745**

Madame Du Châtelet commence la traduction française des « Principia » de Newton.  
Aux dires de Voltaire et de Clairaut, elle y travaille «comme un forçat».

**Mai 1746**

Elle est associée à l'Académie de Bologne. Année probable de la rédaction du « Discours sur le bonheur », publié discrètement en 1779 et réédité en 1796, 1806, 1961 et en 1993.

**1748**

Elle rencontre Saint-Lambert, dont elle tombe follement amoureuse, à la cour de Stanislas à Lunéville.

**1749**

Dès janvier, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte de Saint-Lambert. Elle regagne Paris pour terminer le commentaire des Principia avec les conseils de Clairaut. En juillet, accompagnée de Voltaire, elle s'installe à Lunéville pour y faire ses couches.

**Septembre 1749**

Le 4, Madame Du Châtelet accouche d'une petite fille, immédiatement mise en nourrice.

Le 9, elle envoie le manuscrit de son commentaire sur Newton à la Bibliothèque du roi et meurt subitement quelques heures plus tard.

**1759**

Publication posthume de l'édition définitive de sa traduction et de son commentaire des « Principia » de Newton. Elle fut rééditée en fac-similé à Paris en 1966 par A. Blanchard.

# Publication

## Madame Du Châtelet La femme des Lumières



Éditions de la Bibliothèque nationale de France

Sous la direction d'Élisabeth Badinter  
et Danielle Muzerelle  
Avant-propos d'Élisabeth Badinter

Broché, 16,5 x 24 cm  
Environ 128 pages  
et 80 illustrations en couleurs  
Prix : 29 €

Outre les essais qui le composent, l'ouvrage  
comporte un catalogue des quelque deux cents pièces  
que compte l'exposition ainsi qu'une chronologie  
et une bibliographie.

### **Les Passions d'Emilie. La Marquise Du Châtelet, Une Femme d'Exception**

En collaboration avec Jacqueline Duhême, illustratrice  
Edition Gallimard Jeunesse, à paraître le 2 mars 2006.

**Emilie, Emilie. L'Ambition Féminine au XVIII<sup>ème</sup> Siècle**, sous le nouveau titre :  
**Madame Du Châtelet, Madame d'Epainay. L'Ambition Féminine au XVIII<sup>ème</sup> Siècle**,  
Flammarion, à paraître le 3 mars 2006.

# Autour de l'exposition

## Exposition à la Bibliothèque nationale de France

### Lumières !

Un héritage pour demain

Du 1er mars au 28 mai 2006

La pensée des Lumières se trouve au fondement de notre identité moderne. Mettant en valeur la pluralité des cultures, elle est en même temps constitutive de l'espace européen. Son actualité, que rappellent divers débats d'aujourd'hui (laïcité, mœurs, éthique, rapport aux autres, dérives de la science...) trouve dans l'exposition une traduction synthétique : des œuvres significatives du Siècle des lumières côtoient des documents audiovisuels commandés pour l'occasion et présentant l'œuvre de dessinateurs contemporains. Ces rencontres se produisent autour de six grands thèmes, abordés dans la perspective d'un aller-retour temporel : religions et athéisme, sciences et éducation, le monde un et pluriel, l'avènement de l'individu, l'espace public, l'ordre politique.

*Site François-Mitterrand*

## Exposition au Château de Breteuil

### Emilie de Breteuil, Marquise Du Châtelet

4 février - 12 novembre 2006

Il y a 300 ans naissait Gabrielle Emilie de Breteuil, Marquise Du Châtelet, première femme de sciences de notre histoire. Le Château de Breteuil estime que son rôle est de la présenter dans son environnement familial, dans un décor comme elle les aime, entouré d'objets scientifiques de son époque, de livres dont elle est l'auteur et de portraits de sa famille.

Dans l'appartement qui lui est consacré, les tissus imprimés d'indienne bleue, sa couleur préférée, sont une réédition d'une toile de Jouy du XVIII<sup>ème</sup>. La bibliothèque attenante à sa chambre conserve les œuvres de Voltaire, l'homme de sa vie.

La passion pour les sciences accompagne Emilie jusqu'au jour de sa mort. Des objets scientifiques réunis pour la durée de l'exposition rappellent ses travaux. Elle ne se déplace jamais sans son petit étui de mathématiques en or, un rare étui en galuchat noir, créé en 1730 par Nicolas Bion comprenant entre autre trois compas, qui sera présenté ainsi qu'un microscope du grand Passemant, l'auteur de la célèbre pendule de l'appartement privé de Louis XV à Versailles, et un télescope de Paris, deux instruments indispensables dans tout cabinet scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des cadrans solaires, domaine essentiel d'application des avancées scientifiques de l'époque, seront montrés ainsi que deux œuvres d'Emilie, « Les Institutions de physique », et la « Traduction commentée des Principes Mathématiques de Newton ».

**C'est à cette ancêtre passionnante et passionnée que le Château de Breteuil veut rendre hommage cette année.**

*Château de Breteuil, Choisel, 78460 Chevreuse, France*

*Tél 01 30 52 05 11 Fax 01 30 52 71 10*

*Web, <http://www.breteuil.fr> email, [contact@breteuil.fr](mailto:contact@breteuil.fr)*

*Ouvert tous les jours toute l'année à partir de 14h30*

*Groupes : sur réservation toute la journée.*

# Exposition au Château de Cirey

## Le Château de Cirey

### célèbre le tricentenaire de la naissance de la Marquise Du Châtelet

Le Château de Cirey abrite pendant quinze ans (1734-1749) un couple exceptionnel, Voltaire et la Marquise Du Châtelet.

A l'occasion du tricentenaire de la naissance d'Emilie Du Châtelet (*née 17 décembre 1706*), le Château de Cirey organise, durant juillet et août 2006, une exposition consacrée à cette personnalité hors du commun.

Chaque pièce du château (*la chambre de la Marquise, la salle à manger, le petit théâtre aménagé par Voltaire, les salons, les cuisines...*) fera l'objet d'une mise en scène évoquant tour à tour l'enfance, la vie sentimentale, les travaux scientifiques, les plaisirs de la vie quotidienne au temps d'Emilie, avec le souci permanent d'associer pédagogie et plaisir des yeux.

Trois temps forts sont prévus :

- ♥ La reconstitution du cabinet de physique
- ♥ La reconstitution de la salle de bains et de la garde-robe la Marquise Du Châtelet
- ♥ La restauration du grand salon, un des lieux privilégié de dialogue et de divertissement du château

Renseignements

Château de Cirey

Tel/Fax : 03.25.55.43.04

52110 Cirey-sur-Blaise

# Colloque

**Tricentenaire de la naissance de la marquise Du Châtelet 1706 – 2006**  
jeudi 1<sup>er</sup> et vendredi 2 juin 2006 à la BnF

Ce colloque est associé à l'exposition consacrée à Madame Du Châtelet que la BnF organise sur son site Richelieu.

## A la Bibliothèque nationale de France – Site François - Mitterrand

### Programme

*Jeudi 1<sup>er</sup> juin*  
9h

Présidence : **Irène Passeron**

**Ulla Kölling** : Bref bilan des recherches sur Madame Du Châtelet, **François Bessire** : Madame Du Châtelet épistolière, **Charlotte Simonin** : Nymphé ou monstre ? Emilie Du Châtelet dans la correspondance de Françoise de Graffigny, **Jürgen Siess** : Image de la philosophe et égalité de sexes dans la correspondance de Madame Du Châtelet, **Béatrice Didier** : La correspondance de Madame du Châtelet, un journal intime ?

14h30

Présidence : **Jean-Daniel Candaux**

**Simone Mazauric** : En passant par la Lorraine, **Jean-François Gauvin** : Du cabinet de physique de Lunéville à celui de Cirey, **Françoise Bléchet** : La marquise Du Châtelet et les institutions ; l'Académie des Sciences et la Bibliothèque royale, **Massimo Mazzotti** : Madame Du Châtelet, académicienne de Bologne

17h30

*Conférence*

Présidence : **Sylvain Menant**

**Elisabeth Badinter** : Portrait de Madame Du Châtelet

*Vendredi 2 juin*  
9h

Présidence : **Pierre Crépel**

Table ronde : l'œuvre scientifique de Madame Du Châtelet

**Olivier Courcelle** : la mystérieuse publication de la traduction de Newton, **Patrick Guyot** : la pédagogie des « Institutions de physique », **Koffe Maglo** : Madame Du Châtelet et l'enracinement du Newtonianisme en France, **Frauke Böttcher** : la réception des « Institutions de physique » en Allemagne, **Anne-Lise Rey** : la figure du leibnizianisme dans les « Institutions de physique », **Antoinette Emch-Dériaz**, **Gérard G. Emch** : Entre deux feux, Madame Du Châtelet de Newton à Clairaut

14h30

Présidence : **François De Gandt**

**Françoise Douay-Soublin** : La « Grammaire raisonnée » de Madame Du Châtelet, **Linda Gardiner** : « Les belles infidèles », Madame Du Châtelet traductrice, **Bertram E. Schwarzbach** : Madame Du Châtelet et la Bible, **Véronique Ru** : Quand Voltaire et la Marquise parlent métaphysique, **John Iverson** : Emilie Du Châtelet, Louise Gottsched et la Société des Alétophiles

17h30

Présidence : **Charles Porset**

**Judith Zinsser** : Madame Du Châtelet, sa morale et sa métaphysique

## A Sceaux

*Samedi 3 juin*

### A l'ancienne Mairie de Sceaux, 68 rue Houdan

11h

Présidence : **Arlette Farge**

**Robert Adelson** : La belle Issé : Madame Du Châtelet musicienne, **Daniel Roche** : bilan du colloque

15h

Après-midi de promenade dans la ville, le parc et le château, introduite par une causerie de **Jean-Luc Gourdin** : Femmes savantes dans l'écrin de Sceaux.

